

RUDIN, Ronald, *Banking en français: The French Banks of Quebec, 1835-1925*. Toronto, University of Toronto Press, 1985. xiv-188 p. 9,95 \$.

Douglas McCalla

Volume 40, numéro 4, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304500ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304500ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

McCalla, D. (1987). Compte rendu de [RUDIN, Ronald, *Banking en français: The French Banks of Quebec, 1835-1925*. Toronto, University of Toronto Press, 1985. xiv-188 p. 9,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(4), 596–598.
<https://doi.org/10.7202/304500ar>

RUDIN, Ronald, *Banking en français: The French Banks of Quebec, 1835-1925*. Toronto, University of Toronto Press, 1985. xiv-188 p. 9,95\$

Ce livre fournit un excellent point de départ pour quiconque veut comprendre les enjeux des débats récents autour des institutions financières régionales au Canada. Les principaux thèmes de ces débats, que ce soient l'exhortation à la fierté régionale, le rôle surévalué des banques locales dans le développement économique régional, les méthodes peu orthodoxes de comptabilité ou d'évaluation des actifs, les styles de gestion bizarres ou hautement individualisés, la concentration indue dans quelques domaines d'investissement, l'intervention gouvernementale pour sauver des institutions en difficulté, ainsi que plusieurs thèmes secondaires propres à l'histoire récente des institutions

financières de l'ouest du pays, tout cela se retrouve aussi à l'avant-scène de l'histoire des 90 premières années des banques francophones canadiennes. Toutefois, la spécificité linguistique des banques francophones leur a ouvert un segment particulier dans un marché financier profondément marqué par le clivage linguistique, même si ce marché était de plus en plus dominé par les grandes banques à charte. Ce segment du marché était celui des épargnants francophones, particulièrement ceux des petits centres, négligés par les banques anglophones, même si des centres de même taille, ailleurs au Canada, étaient desservis par ces institutions. Les capitaux ainsi ramassés par les banques francophones ont été l'objet de stratégies de prêt diverses, selon les circonstances.

L'ouvrage de Rudin porte sur huit banques, toutes établies avant 1875. Sept de ces huit banques étaient des banques francophones; l'histoire de la huitième, la Banque des Cantons de l'Est (*Eastern Townships Bank*), sert de point de comparaison. Quatre des banques francophones avaient leur siège social à Montréal; les autres étaient établies à Québec, à Saint-Hyacinthe et à Saint-Jean respectivement. Trois-Rivières faillit avoir sa banque, mais ce projet mis de l'avant par certains professionnels de l'endroit, ne vit pas le jour à cause du manque d'appui des hommes d'affaires locaux. En 1925, il ne restait plus que deux banques, la Banque Provinciale et la Banque Canadienne Nationale, qui se sont partagé le marché francophone jusqu'à leur fusion en 1979. Ces banques, fort différentes quant à leurs origines et à leurs styles de gestion, demeurèrent les seules banques régionales au Canada après 1931.

La problématique adoptée par l'auteur porte sur les liens entre le développement économique des régions du Québec et la montée, puis le déclin des huit banques étudiées. Rudin présente le rôle des banques comme «variable dépendante» (p. 142): ce sont selon lui des «institutions qui reflètent le milieu économique dans lequel elles opèrent, plutôt que des forces qui contribuent au développement de ce milieu» (p. xii). Toutes les banques étudiées par Rudin ont vécu une histoire mouvementée, comme d'ailleurs les autres banques de deuxième rang au Canada, avec lesquelles l'auteur esquisse des comparaisons fort pertinentes. Dans certains cas, ces banques sont victimes d'une gestion éhontée de la part de leurs dirigeants, qui s'en servaient pour autoriser des prêts trop considérables à leurs propres entreprises ou pour frauder les actionnaires et les déposants. Dans d'autres cas, elles sont plutôt marquées par les tournants de la conjoncture économique régionale. En fait, outre la segmentation linguistique du marché financier, c'est surtout la rapide croissance économique du Québec après 1900 qui a permis la survie des deux banques francophones après 1920. L'administration Taschereau y fut aussi pour quelque chose; même si le gouvernement ne put provoquer la fusion des trois banques francophones à cette époque, il aida la Banque d'Hochelega à acquérir la Banque Nationale, alors en difficulté.

L'auteur a choisi la bonne voie en s'attachant plutôt au poids du marché qu'aux valeurs ou à la culture comme principe d'analyse. En mettant l'accent sur la structure du monde des affaires et du système financier québécois, il évite de s'embourber dans les détails de l'histoire de chacune des banques. D'autre part, en fondant son analyse des structures sur des tableaux rapides de l'évolution de ces banques, il évite aussi le piège opposé, dans lequel certaines études sont tombées, de s'en tenir à des généralités. L'auteur rend bien compte

de situations complexes ou chargées d'ironie, comme le rôle des investisseurs anglophones dans les banques francophones. Ainsi, par exemple, pour la plus grande partie de son histoire, la majorité des actions de la Banque du Peuple a été détenue par des anglophones; de même, les anglophones ont constitué une minorité importante des actionnaires de la Banque Nationale alors même que celle-ci avait voulu se donner «une physionomie purement canadienne-française» (p. 34). La réaction des banques face à la montée des caisses populaires, à la recherche elles aussi de l'épargne locale, est bien décrite; les banques mirent sur pied des «sous-agences» dans des centaines de localités trop petites pour soutenir des succursales ordinaires.

La facture du livre appelle quelques commentaires. Les illustrations ajoutent à la qualité d'un livre que l'indubitable parcimonie de l'éditeur a par ailleurs indûment raccourci. Un seul appendice, trop court, rend compte des nombreuses séries de données sur lesquelles s'appuient les analyses statistiques et financières; on aurait aimé disposer de ces données, de façon plus détaillée. On aurait aussi apprécié un traitement plus élaboré de la place des banques francophones à Montréal; le livre peut laisser l'impression que les banques francophones n'attiraient que l'épargne des localités en dehors de Montréal, ce qui semble inexact pour le 20^e siècle.

Etant données la difficulté de son sujet et la longueur du livre, l'auteur a dû être un modèle de concision. Que l'essentiel y soit toujours à l'avant-scène, dans une histoire aussi complexe, témoigne admirablement bien du grand talent de l'auteur.

*Département d'histoire
Trent University*

DOUGLAS McCALLA

Traduction: José E. Igartua